Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

24 | 2016

ARTchives

Antonella Romano, *Impressions de Chine : l'Europe et l'englobement du monde (XVI^e-XVII^e siècle)*

Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2016

Frédéric Keck

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3308>

DOI : 10.4000/gradhiva.3308

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 7 décembre 2016

Pagination : 250-251

ISBN : 978-2-35744-094-4

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Frédéric Keck, « Antonella Romano, *Impressions de Chine : l'Europe et l'englobement du monde (XVI^e-XVII^e siècle)* », *Gradhiva* [En ligne], 24 | 2016, mis en ligne le 07 décembre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/3308> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.3308>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© musée du quai Branly

Antonella Romano, *Impressions de Chine : l'Europe et l'englobement du monde (XVI^e-XVII^e siècle)*

Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2016

Frédéric Keck

RÉFÉRENCE

Antonella Romano, *Impressions de Chine : l'Europe et l'englobement du monde (XVI^e-XVII^e siècle)*. Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2016, 383 p.

- 1 À partir d'un sujet classique et passionnant – la rencontre entre les missionnaires jésuites et les élites chinoises dans la première modernité –, ce livre montre comment l'histoire des sciences peut être renouvelée par l'histoire globale (ou connectée¹) et l'histoire visuelle². Ces deux courants de recherche récents s'intéressent en effet pour le premier à la façon dont les non-Européens ont perçu l'arrivée des Européens sur leurs territoires, et pour le second à ce que font les images sur ceux qui les regardent. Directrice du Centre Alexandre-Koyré pour l'histoire des sciences et des techniques, spécialiste d'histoire des mathématiques jésuites à Rome³, Antonella Romano effectue ici un basculement vers Pékin qui modifie notre compréhension de la circulation des savoirs et des images dans la globalisation.
- 2 Là où Jonathan Spence montrait brillamment l'influence de la technique cognitive de l'*ars memoria* sur le travail de traduction du chinois en latin par Matteo Ricci, dans le sillage des travaux de Frances Yates⁴, Antonella Romano replace minutieusement le fondateur de la sinologie dans un éventail de travaux missionnaires ayant pour point commun de placer la Chine sur une carte du monde. Le modèle, ici, est celui établi par Timothy Brook au travers d'une série de livres sur la circulation des savoirs et des images entre la Chine et l'Occident⁵. Le dossier de publications en latin, espagnol ou portugais⁶ réuni par Antonella Romano soulève de nouvelles questions sur la rencontre entre l'Europe et la Chine, à travers la façon dont elle se traduit en images – ou plutôt, et c'est tout le problème du livre, dont l'une inclut l'autre dans une image unifiée d'elle-même.
- 3 L'ouvrage se présente en effet à travers une double illustration. Sur la couverture, en dessous du titre, est publiée une petite vignette du *Voyage dans le Sud* de l'empereur Kangxi, datée entre 1691 et 1698 et conservée dans un plus large rouleau au musée Guimet. On y reconnaît le genre classique du paysage chinois (*shanshui*), où l'armée impériale se fond dans l'harmonie des arbres et des rivières. En intérieur de

couverture, est reproduite une immense carte du globe terrestre intitulée *Theatrum orbis terrarum* et établie par Humphrey Lloyd et Abraham Ortelius en 1574. La question posée par ce livre est de savoir ce qui se passe dans la rencontre entre ces deux imaginaires : comment la carte du monde construite par les Européens va-t-elle englober la Chine, au point de transformer la façon dont l'Empereur lui-même se représente à ses sujets ?

- 4 Une telle question modifie la présentation des missions jésuites en Chine aux XVI^e et XVII^e siècles. Ces missions sont souvent décrites à travers la question théologique de la convertibilité du Ciel chinois dans le Dieu chrétien, question posée à Rome lors de la « querelle des rites » portant sur le droit des Jésuites à célébrer les rituels de l'Empereur auquel ils étaient alliés. Une tendance inverse de l'historiographie a montré que les Jésuites avaient convaincu l'Empereur par la perfection de leurs outils astronomiques et mathématiques et la complexité de leurs horloges, qui leur permettaient de prédire des phénomènes météorologiques. Mais l'opposition entre religion et science ne permet pas de saisir ce que les Chinois voyaient dans l'enseignement des Jésuites et l'intérêt qu'ils y prenaient. En disant que les Jésuites et la cour de l'Empereur partageaient la même science alors qu'ils n'avaient pas la même religion, on ne comprend pas les oppositions internes à cette rencontre dans chacun des camps, car les critiques étaient vives aussi bien chez les théologiens de Rome que chez les mandarins de Pékin. Antonella Romano parle donc plutôt de « savoirs » pour décrire ce qui est produit et échangé entre ces « lieux de savoir » que sont Rome, Madrid, Manille, Macao, Mexico et Pékin. Le missionnaire et le savant, le théologien et l'astronome ne s'opposent pas dans cette conversion du regard que produit le tracé de la carte du monde.
- 5 L'ouvrage commence en 1550 par les premières publications en espagnol ou en portugais qui, sur fond de souvenirs des voyages de Marco Polo et de son père trois cents ans plus tôt, vantent les richesses de la Chine. Par contraste avec la sauvagerie supposée de l'Amérique, les Espagnols et les Portugais découvrent en Chine un espace lettré qui bouleverse la chronologie biblique. Quand Matteo Ricci arrive à Pékin en 1601 après un voyage de plus de vingt années, il maîtrise le chinois et finalise l'écriture d'un catéchisme dans cette langue, en même temps qu'il dessine les premières mappemondes, appliquant les règles de la cartographie récemment élaborées en Italie et héritées de Ptolémée. Après sa mort en 1610, Nicolas Trigaut publie à Augsbourg *De Christiana Expeditione*, où Matteo Ricci et saint François Xavier, côte à côte, figurent deux piliers encadrant la carte de la Chine offerte à la conquête des missionnaires.
- 6 En 1644, la dynastie Ming s'effondre avec l'invasion de Pékin par les Mandchous, ouvrant une période d'instabilité dont Antonella Romano rappelle qu'elle est contemporaine de la querelle des rites, et qui ne se referme que vers 1680 avec l'installation de la dynastie Qing, lorsque les Mandchous reprennent la plupart des traditions chinoises pour unifier l'Empire. Les Européens s'interrogent alors sur ces nouveaux conquérants : Martino Martini publie en 1655 à Amsterdam un *De Bello Tartarico*, où il reprend le geste cartographique pour situer les nouveaux arrivants. Antonella Romano souligne que Martini est moins proche d'Adam Schall, astronome jésuite à la cour de Pékin accusé de superstition lors de la querelle des rites, que d'Athanase Kircher, polygraphe et collectionneur basé à Rome qui avait publié en 1667 une *China Illustrata*. La curiosité pour la Chine et ses richesses reste plus forte chez les Européens que la réprobation des rituels religieux et la crainte des nouveaux

empereurs : elle opère ainsi une continuité dans le geste cartographique, malgré les querelles théologiques et les batailles politiques.

- 7 Le livre se termine par la publication en 1670 de l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares* (en français et en espagnol) par Juan de Palafox, évêque du diocèse de Puebla en Nouvelle-Espagne. Les Tartares – ou Mandchous – y sont présentés comme vierges de toute croyance, à l'opposé des idolâtres chinois séduits par les Jésuites, en sorte que les Dominicains trouvent en Chine, sur les ruines des missions jésuites, un nouveau terrain de conquête. L'histoire que raconte Antonella Romano est donc une histoire complexe et plurielle : les Dominicains remplacent les Jésuites, les Mandchous remplacent les Chinois, mais il reste à Pékin un même geste cartographique par lequel l'un des termes de la rencontre englobe l'autre.

- 8 Ce geste d'englobement n'est nulle part mieux exprimé que dans le récit de Matteo Ricci retranscrit au milieu du livre : « Les Chinois n'avaient imprimé jusqu'alors que de nombreuses mappemondes sous le titre de *Description de tout le monde*, qu'ils remplissaient de toutes les quinze provinces de la Chine et sur le bord desquelles ils peignaient un peu de mer sur laquelle ils représentaient de petites îles : celles-ci portaient le nom de tous les royaumes dont ils avaient connaissance, et qui, réunis tous ensemble, ne correspondaient pas à plus qu'une province de la Chine. Et avec cette imagination de la grandeur de leur royaume et de la petitesse du reste du monde, ils étaient si orgueilleux que le reste du monde leur paraissait barbare et inculte comparé à eux ; et ils n'avaient pas beaucoup de crainte qu'ils dussent s'assujettir à des maîtres étrangers. Lorsqu'ils virent le monde si grand, et la Chine dans l'un de ses angles, si petite selon eux, les personnes les plus ignorantes commencèrent à se moquer de cette description ; mais les plus sages, voyant sous presse un si bel ordre [...] qui donnait assez de crédit à tant de nouveauté, ne pouvaient laisser de croire que tout cela était vrai. » (p. 133) On voit ici que la conquête pacifique de la Chine par les Européens consiste à la remettre à sa place sur la carte du monde, la minutie des mesures n'excluant pas la violence d'une appropriation. « C'est en ce sens que l'on peut dire, écrit Antonella Romano dans l'introduction du livre, que l'émergence de la Chine est contemporaine de la mise en globe de la Terre, un englobement entendu comme processus hétérogène, conflictuel et discontinu. » (p. 16)

- 9 On pourrait prolonger cette analyse en montrant que de même que les brahmanes ont imposé en Inde un ordre hiérarchique aux rois et aux autres castes en les « englobant » dans une représentation du pur et de l'impur dont ils occupaient le pôle supérieur⁷, les Jésuites ont imposé aux empereurs de Chine et à leurs populations une vision du monde si puissante que ceux-ci ne pourront contester la domination européenne que dans ses propres termes. La mise en carte du monde n'est pas seulement une mise à plat ou une connexion horizontale, mais aussi l'imposition d'un ordre hiérarchique venu d'en haut : telle est la leçon de cet ouvrage sur « l'englobement du monde ».

NOTES

1. Voir Romain Bertrand, « Histoire globale, histoires connectées : un “ tournant ” historiographique ? », in Alain Caillé et Stéphane Dufoix (dir.), *Le Tournant global des sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2013 : 44-66. Antonella Romano souligne, comme le fait Romain Bertrand, que l'histoire globale se distingue des généralités sur la mondialisation en reprenant les propositions de la micro-histoire (*Impressions de Chine* : 17).
 2. Voir Charlotte Bigg, « Les études visuelles des sciences : regards croisés sur les images scientifiques », *Histoire de l'Art* 70, 2012 : 95-101.
 3. Voir Antonella Romano, *La Contre-réforme mathématique : constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance (1540-1640)*, Rome, École française de Rome, 1999 ; et sous sa direction : *Rome et la science moderne entre Renaissance et Lumières*, Rome, École française de Rome, 2008. Pour une présentation plus brève de ses travaux, voir « Les savoirs de la mission », in Stéphane Van Damme et al. (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs*, vol. 1, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 2015 : 347-366.
 4. Jonathan Spence, *Le Palais de mémoire de Matteo Ricci*, trad. de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, Paris, Payot, 1986.
 5. Timothy Brook, *Le Chapeau de Vermeer : le XVII^e siècle à l'aube de la mondialisation*, trad. de l'anglais par Odile Demange, Paris, Payot, 2010 ; *Sous l'œil des dragons : la Chine des dynasties Yuan et Ming*, trad. de l'anglais par Odile Demange, Paris, Payot, 2012 ; *La Carte perdue de John Selden : sur la route des épices en mer de Chine*, trad. de l'anglais par Odile Demange, Paris, Payot, 2016. Au-delà de l'œuvre du sinologue canadien, Antonella Romano se réclame surtout du travail de Kapil Raj (*Relocating Modern Science: Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe: 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007) et Simon Schaffer (*La Fabrique des sciences modernes : XVII^e-XIX^e siècle*, trad. de l'anglais par Frédérique Aït Touati, Loïc Marcou et Stéphane Van Damme, Paris, Seuil, 2014).
 6. L'absence de sources chinoises limite le caractère véritablement symétrique de cette histoire connectée.
 7. Voir Louis Dumont, *Homo Hierarchicus : le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard, 1966 : 103-108.
-

AUTEURS

FRÉDÉRIC KECK

frederic.keck@quaibranly.fr